

Extraits :



**Carrousel
Funeste**
Tome 01 : La marque d'Ysengrin

Fenriss

Plus d'information sur : <http://www.agartha.fr>

Prologue

Soufflant sans but dans les rues désertes de Saint-Ouen, le vent vint chatouiller la fourrure sombre d'un gros chat errant assoupi sur le toit d'une énorme voiture familiale. La bourrasque charriait avec elle des éclats de voix qui firent dresser l'oreille de l'animal. Il était tard, et le vendredi soir avait depuis peu cédé sa place au samedi. Les rues s'étaient quant à elles vidées depuis bien longtemps, laissant le vieux matou seul, plongé dans de félines rêveries bien méritées que cette agression sonore tendait à gâcher. Le bruit se rapprochait, pénétrant ostensiblement sur son territoire, il entrouvrit un œil pour mieux en estimer la distance et laissa échapper un bâillement navré. Il s'étira avec paresse sans cesser d'être attentif à l'intrusion puis, lorsqu'il l'estima trop proche pour être supportable, bondit sur le trottoir avant de se glisser sous un véhicule dans un même mouvement gracieux et sans que les deux passants ne le remarquent. Sautant d'ombres en ombres, il disparut bientôt vers des cieux plus paisibles, tandis que la discussion qui l'avait troublé se poursuivait.

- Il est quelle heure maintenant ?
- J'sais pas il doit être dans les deux heures !
- Super, donc y a plus de métro en plus. On est juste niqués. Si on trouve pas, on est bons pour rentrer à pince, génial !
- Mais t'es super chiant à te plaindre tout le temps Richard, tu sais ça ?
- Il est deux heures, je gèle, tu m'as fait quitter une soirée chiante, peut-être, mais où j'avais un bon plan cul, et tout ça pour... que dalle... alors j'me trouve bien gentil.
- La grosse rousse à lunettes ? C'était ça ton bon plan cul ?
- Elle était pas grosse... pas trop... pis merde, c'était toujours mieux que... « que dalle ».
- Mais pas « que dalle » putain ! C'est sûrement la teuf du siècle alors arrête de saouler.
- Et qu'est-ce qui va la rendre si super ta teuf Sam ? Y aura le père Noël en train de sucer Casimir ? Chantal Goya à poil enduite de Nutella ?
- C'est un plan de William. Des mecs qui veulent se lancer sur le marché avec une nouvelle dope. Alors ils organisent une petite sauterie avec défonce gratos à gogo et ils ont invité que la crème du clubber branchouille pour faire leur pub. Bref y aura tellement de dope que tu pourras en foutre dans ton doggybag avant de partir, sans parler des bombasses shootées jusqu'aux yeux.
- Putain mon salaud, c'est pour ça que t'as laissé Lia en plan tout à l'heure ?
- Hé, j'ai pas signé de contrat d'exclusivité, ok.
- Le rat, j'hallucine, tu me donnes quoi pour pas que je lui crache tout ?
- J'sais pas... ta mère sait finalement pourquoi y avait du vomi dans le coffre de son coupé sport ?
- Très drôle... n'empêche que pour l'instant ça fait des heures qu'on tourne pour que dalle.
- Quel casse-couilles tu fais, merde !!! Tiens, regarde, si je me trompe pas, ça doit être là !

Samuel et Richard avaient tourné dans Saint-Ouen pendant plus d'une bonne demi-heure avant de rejoindre enfin la zone industrielle. Là, ils avaient encore dû chercher un bon quart d'heure avant de faire correspondre le plan, dessiné à la hâte sur une serviette en papier qu'ils avaient à la main, avec le monde réel. Pourtant, ils arrivèrent finalement devant un entrepôt massif gardé par de lourdes grilles métalliques et relativement isolé d'où s'échappait le beat syncopé d'une musique techno étouffée par d'épaisses cloisons métalliques. Samuel avait la vingtaine, grand, charismatique, il avait le regard azur et une longue chevelure blonde ondulée qui lui conférait des allures de grand fauve. Il avait quitté ses parents, forcé et contraint, à l'âge de dix-huit ans et vivait depuis aux dépens d'autrui, profitant sans répit de diverses ficelles et autres magouilles : le chômage était presque un but en soi à ses yeux. Totalement intégré à la société de consommation, il était l'incarnation humaine du concept de « marque » : inutile et coûteux, mais

étrangement indispensable. On s'accordait à reconnaître à demi-mot, que Samuel offrait une forme de valeur ajoutée à la vie par sa simple présence : il était une plus-value sur l'existence. Ce talent rare lui avait fourni un réseau de contacts étendu qui lui permettait d'obtenir à peu près toujours ce qu'il voulait et ce sans la moindre contrepartie. Dire que la vie était facile pour Samuel serait donc plus qu'une lapalissade : un véritable euphémisme.

Richard, lui, était d'un genre bien plus commun. Pour faire bonne figure avec Samuel, disons qu'il avait tout du stéréotype du bon copain. Physiquement quelconque, intellectuellement banal, il en devenait l'accompagnement idéal. Il était ce que les journaux féminins nomment : « un basique », comme un petit top blanc ou un jean moulant. Un vêtement simple et sans grand intérêt que tout le monde possède au fond d'une armoire et qui par son efficace simplicité met en valeur de façon remarquable le dernier accessoire tendance, du sac à main Gucci à la casquette Vuitton.

Richard et Samuel s'étaient trouvés voilà maintenant deux ans, par hasard, au cours d'une soirée et, dans un accord tacite d'intérêt mutuel, ne s'étaient plus quittés depuis. Leurs rapports avaient mué avec le temps en une forme de relation symbiotique du genre « arbre-champignon », pour s'éloigner le plus loin possible d'un quelconque rapport humain. C'est d'ailleurs cette association toujours profitable qui les avait menés, en cette fraîche soirée d'automne, devant ce monolithique bâtiment d'acier.

La lourde porte métallique de l'entrepôt n'offrit aucune résistance à la poigne de Samuel. Un épais brouillard acre, mélange écœurant de fumigène, de sueur, de tabac froid, et d'un « je ne sais quoi » d'animal, se répandit par l'ouverture, lécha leur corps de façon presque obscène et les submergea tandis que les sons stridents d'une techno survitaminée vinrent les lacérer comme autant de petites dents aiguisées.

- C'est bon, on peut aller s'éclater sans que tu te plains ? hurla Samuel à son ami avant de passer la porte
- Ouais, ouais... n'empêche c'est chelou qu'ils aient même pas foutu un videur devant la porte, ça fait moyen sérieux.

Samuel ne prit même pas la peine de répondre, il avait eu sa dose de jérémiades pour la soirée et ne songeait plus qu'à s'amuser.

La salle, qui s'annonçait immense de l'extérieur, ne se découvrait qu'en partie à la lueur des quelques spots rouges perçant l'obscurité. Baignés dans la fumée, révélés sporadiquement par de faibles lumières, les danseurs ondulants évoquaient des corps rescapés, ballottés par une tumultueuse mer de sang. Samuel s'enfonça dans les ténèbres de la salle, de la démarche légère et assurée du prédateur sur son territoire. Il se mit à la recherche des gens qui le reconnaîtraient, la réciproque étant moins vraie, et qui pourraient lui faire profiter au mieux de la soirée. Laisse à l'abandon derrière, Richard opta pour son habituelle technique de repli. Rassemblant le peu de nonchalance qu'il se connaissait, il se rapprocha du mur le plus proche, à la recherche d'une chaise ou d'un fauteuil qui pourrait l'accueillir le temps que son ami lui rapporte les bénéfices de ses civilités. L'atmosphère était moite, la chaleur étouffante et Richard progressa lentement, ses semelles se décollant avec peine d'un sol que la fête, à l'évidence aussi chaude que l'avait vantée Samuel, avait rendu visqueux. Finalement il se laissa mollement glisser sur une banquette en skai qui vint à croiser sa route, non sans remarquer le corps à moitié dénudé d'une jeune fille stone à ses côtés. Ses yeux parcoururent les jambes interminables de la belle, en longèrent jusqu'à la moindre courbe, en savourèrent le galbe et jaugèrent de leur douceur, sans oser s'aventurer au-delà de mi-cuisse. Qu'importait la grosse rousse, Richard se dit qu'il avait finalement bien fait de suivre Samuel. Il jeta un œil aux alentours et remarqua, négligemment abandonnées sur la table basse devant lui, diverses doses de ce qu'il identifia comme la substance illicite « sponsorisant » l'événement et qui n'attendait que d'être consommée. Richard saisit un petit sachet entre ses doigts, l'ouvrit d'un geste sec et ferme qui trahissait l'habitude et savoura du bout de l'ongle l'échantillon. La soirée ne faisait que commencer.

De son côté, Samuel poursuivait sa progression. Au radar complet, il ne voyait pas vraiment

devant lui, mais peu importait, il fallait juste qu'on le remarque lui. S'enfonçant sur la piste, il réprima avec peine une étrange impression. La soirée était prometteuse, il en savait quelque chose, et malgré tout, un sentiment inexplicable ne l'avait pas quitté depuis qu'il avait pénétré l'entrepôt. Le genre de sensation qui se glisse insidieusement le long de votre jambe, vous entre dans le fondement sans demander votre avis et qui, en une fraction de seconde, se mue en peur panique. Mais une impression n'étant jamais rien d'autre qu'une impression, Samuel fit taire son instinct afin de profiter au mieux de la soirée : on parlait tout de même de dope à volonté. Contrairement à ce qu'il aurait cru, la piste de danse n'était pas bondée. Il s'étonna de n'y croiser qu'une dizaine de personnes à peine, s'agitant, oscillant plus que dansant. Tous semblaient en transe, de véritables mort-vivants. Samuel songea que la drogue avait déjà bien circulé. Il déboutonna sa chemise, l'atmosphère était étouffante. Sur la piste, au centre de la salle et malgré le fait que les lumières l'aveuglaient, il avait un meilleur aperçu de l'entrepôt. L'ambiance avait quelque chose d'irréelle car hormis la musique il régnait un calme lugubre. La sensation poursuivit son chemin le long de sa jambe.

Les yeux dans le vague, le visage bercé d'une douce tiédeur, Richard s'enfonçait dans les brumes hypnotiques de la drogue. La salle sembla ralentir devant ses yeux, les danseurs lui parurent soudain plus nets et il se laissa couler sur la banquette au côté de sa voisine. Les sens exacerbés, la musique lui parut soudain oppressante, l'odeur agressive, et surtout il sentit qu'une matière visqueuse et tiède recouvrait peu à peu sa joue. Affalé tout du long sur le canapé, il bouscula sa voisine qui tomba par terre. Richard écarquilla les yeux, il était en plein bad trip. Son bras, tout comme une partie de son visage, était couvert de sang et seul le tronc à moitié dévoré de sa voisine roulait à même le sol, ses jambes restant campées sur le faux cuir du canapé. Perdu entre hystérie et inconscience, Richard se releva d'un bond et glissa sur l'épais liquide sombre qui dégoulinait du canapé. Il s'abattit complètement abasourdi dans la mare qui gicla de toutes parts et le macula de sang.

Éclaboussé au visage, Samuel essuya d'un revers de main dédaigneux ce qu'il pensait être de la sueur. Il ne comprit pas tout de suite en voyant le rouge sur sa main, songeant que c'était là l'effet des spots. Puis, le danseur à ses côtés cessa de bouger pour s'effondrer, inerte, tel un pantin désarticulé. Samuel, pétrifié, regarda le corps se vider de tous ses fluides. Le flot ininterrompu s'étendait tant à ses pieds qu'il eut l'impression qu'il allait l'engloutir. Soudain, la surface du liquide se mit à frémir. Par-delà la musique, Samuel entendit comme un crissement sur le sol, suivi d'un souffle rauque régulier. Il réalisa ce qu'il aurait dû comprendre plus tôt, les danseurs n'étaient plus que des cadavres en pièces. La musique couvrait désormais à peine le plic-ploc obsédant du sang qui goûtait de leurs corps. Une lourde patte s'écrasa sur le béton devant Samuel. Ses yeux la détaillèrent pendant ce qui lui parut une éternité avant d'oser remonter plus haut. Elle devait avoir la taille de son propre torse et ses griffes devaient mesurer autant que ses mains. Elle était couverte de longs poils aussi sombres que la nuit et éclaboussée de sang comme le ciel est parsemé d'étoiles. À chaque nouvelle information qu'assimilait Samuel, son cerveau réduisait d'autant son espérance de vie. Son regard remonta tout de même le long de la patte, jusqu'à la gueule béante ouverte au-dessus de lui. Un mince filet de bave s'écoula sur son front et longea le coin de ses yeux, singeant les larmes qu'il n'arrivait pas à avoir. La créature faisait autant de bruit qu'une locomotive et dans ce grondement pétrifiant Samuel entendit, lointains, les cris de Richard qui lui donnèrent la force de prendre ses jambes à son cou.

Le jeune homme patina dans le sang, ce qui l'empêcha de courir vers la porte d'entrée aussi vite qu'il l'aurait voulu. Il essaya d'hurler à son ami de faire de même, mais eut du mal à émettre autre chose qu'un couinement de terreur. L'animal, surpris par la combativité de sa proie, laissa quelques mètres se creuser entre elle et lui avant de réagir. Il la rattrapa pourtant d'un bond d'une longueur prodigieuse, se recevant dans un jaillissement de sang qui recouvrit Samuel. Celui-ci paniquait complètement, il pataugeait dans les fluides humains jusqu'au cou et faisait des pieds et des mains pour retrouver son équilibre et reprendre sa fuite. Il réussit toutefois à donner à son corps l'impulsion nécessaire pour prendre un nouvel élan. Les crocs du monstre claquèrent dans

le vide, à quelques centimètres de son pied. Plus de la moitié du chemin qui le séparait de la liberté venait d'être franchi. Il glissait plus qu'il ne courait, et zigzaguait au hasard pour éviter les coups de dents et de pattes rageurs. Il donnait tout ce qu'il avait et sa confiance augmentait à mesure que la distance le séparant de la porte se réduisait.

Richard plus proche de la porte avait, malgré la terreur, mis à profit son avantage et n'en était plus qu'à quelques mètres lorsque les crocs de la créature se refermèrent sur la chair de Samuel. Son hurlement de douleur emplit tout l'entrepôt couvrant jusqu'à la musique. L'esprit embué, Richard hésita un instant - il n'avait jamais eu l'âme d'un héros ; sa main se referma sur la poignée de la porte, le cauchemar prendrait bientôt fin. Pour lui tout du moins.

Chapitre 1

Le commissaire Franco ouvrit les yeux en soupirant, les ombres de la rue dansaient sur le plafond de sa chambre. Sa table de chevet vibrait depuis un moment, il tendit la main pour attraper son portable et décrocha.

- C'est Markez. J'te réveille ? Demanda la voix à l'autre bout du fil.
- Non, c'est bon, je ne dors plus.
- Ok, je peux passer ? Y a une affaire qui vient de tomber et c'est du lourd.
- Je t'attends en bas.

Franco raccrocha et regarda l'heure sur son téléphone, il était cinq heures. Il faudrait une bonne demi-heure à Markez pour arriver, cela lui laissait le temps de se préparer. Il se redressa dans son lit et massa ses épaules endolories. Il se faisait vieux, trop pour ce mode de vie et chaque jour son corps le lui rappelait un peu plus. La veille il avait quitté son bureau bien après minuit, il n'avait pas trouvé le sommeil avant trois heures du matin, et celui-ci avait été de toute façon des plus troublés. Il se rendit à la salle de bain dans la pénombre, alluma le néon au-dessus du lavabo : son grésillement était aussi pénible que sa luminosité. Il se passa rapidement de l'eau froide sur le visage et se sentit peu à peu reprendre vie. Après avoir enfilé un costume beige froissé et coiffé ses cheveux grisonnants, il descendit dans la cuisine. Son père s'y trouvait déjà. Le vieil homme se tenait immobile, assis à table, fixant d'un air grave un bol ébréché rempli de café noir et froid.

- Tu as encore mal dormi ? fit le fils en posant la main sur l'épaule de son père avant de l'embrasser sur le crâne. Toujours tes cauchemars ?
- On était obligés, ils nous détestaient, ils nous auraient égorgés en pleine nuit.
- Ça va papa, c'est fini. Tu veux que je réchauffe ton café ?
- On avait pas le choix, c'était la guerre...

Franco mit le bol au micro-ondes. Il n'aimait pas voir son père comme ça et pourtant depuis qu'il l'hébergeait, c'était toujours la même rengaine. Foutue guerre, foutue vieillesse. Il se prépara un café, l'engloutit dans la foulée puis enfila son manteau.

- Pauline passe à onze heures aujourd'hui, ça ira ?

Le vieil homme ne répondit pas, mais son fils vit dans son regard qu'il avait compris. Même si l'âge et la maladie n'avaient pas épargné son esprit, Franco savait que son père était encore capable de se débrouiller seul, il soupçonnait même qu'il n'hésiterait pas à en finir par lui-même le jour où il ne serait plus capable de se laver tout seul. Le commissaire ferma la porte derrière lui, l'air était froid et le temps menaçait de pleuvoir. Il se demanda s'il n'aurait pas mieux fait d'attendre à l'intérieur mais repéra presque aussitôt le véhicule de son collègue en approche. Il attendit qu'il arrive à sa hauteur, ouvrit sa portière et monta.

- T'as une tronche à chier, lui décocha le lieutenant Julian Markez sans autre préambule.
- Merci ça va, et toi ?
- Hier tu m'as dit que tu rentrais dormir, je pensais que t'essaierais un minimum quand même. C'est ton père ? Ça se passe mal ?
- Non, ça se passe très bien avec lui, c'est juste le boulot. Je te signale que tu n'es pas plus rassurant à voir et qu'on est loin d'avoir le même âge.
- C'est clair que j'ai hâte de rentrer, mais bon, on a enfin bouclé l'affaire Cochin alors ça valait le coup.
- Et on va où, là ?
- Saint-Ouen, je t'en dis pas plus, c'est Disneyland, je préfère que tu découvres sur place.

Sans quitter la route des yeux, Markez monta le son de l'autoradio pour écouter les informations. Dehors la pluie commençait à tomber et Franco songea que le week-end s'annonçait définitivement sinistre.

« ... la seule déclaration qu'il a bien voulu accepter de faire fut : « pas de commentaire ». Paris toujours : la pierre tombale du Soldat Inconnu, mise en place le 11 novembre 1920 à la mémoire des soldats tombés lors de la

Première Guerre mondiale, a subi de gros dégâts hier soir. La stèle et le réceptacle de la flamme du souvenir sont comme fracturés en deux. Les autorités ne se prononcent pas encore sur la nature réelle de l'incident qui aurait permis de tels dégâts : tremblement de terre, défauts de fabrication, destruction volontaire, aucune hypothèse n'est encore écartée. Enfin, pour finir sur une note plus détendue, après le succès incontestable de la comédie musicale « Notre-Dame de Paris », c'est maintenant au tour du nouveau long-métrage du réalisateur américain Stanley Welles de cartonner. Après deux mois d'exploitation aux Etats-Unis le film a franchi la barre du milliard d'entrées et il vient de dépasser le million en France après seulement une semaine, ce qui promet encore un bel avenir à la jolie Esméralda. »

- Pas un mot de notre affaire on a de la chance ! lança Markez en baissant machinalement le son de l'autoradio.
- C'est gros à ce point-là ?
- Tant qu'on n'en sait pas plus, vaudrait mieux pas que ça filtre, sinon on est mûrs pour la panique et des émeutes dans toute la ville. Mais bon, en même temps je ne donne pas trois jours avant que ça sorte de chez nous. Y aura toujours un héros anonyme ou un connard fini pour juger préférable de propager l'info.

Le lieutenant Julian Markez lui avait répondu sans quitter la route des yeux. Il avait bossé toute la nuit. Une nuit comme les autres à la crim', pas trop compliquée, mais suffisamment chargée pour attaquer les nerfs. Il se serait donc bien passé que cette dernière affaire tombe une heure avant la fin de son service. Mais comme toujours, il l'avait prise, il fallait bien que quelqu'un s'en occupe. Une fois appréhendée la gravité de l'affaire, il avait directement appelé son supérieur : le commissaire Robert Franco. Ils en avaient vu d'autres ensembles et savaient qu'ils pouvaient se faire mutuellement confiance. Markez se réjouissait de le savoir derrière lui, surtout lorsque l'affaire sentait le soufre à ce point.

- On est en place depuis combien de temps, s'informa Franco.
- Deux heures environ. C'est un homme du personnel d'entretien qui a découvert le lieu du crime. Il a trouvé étrange que la porte soit ouverte. Il a pensé que c'était sûrement une bande de jeunes pour s'amuser. Il avait pas complètement tort.
- Combien de victimes ?
- Bonne question commissaire ! Au vu des morceaux, les spécialistes estiment au bas mot une trentaine, mais on est peut-être très loin du compte. Le truc marrant c'est qu'avec la rigidité cadavérique, ils ont dû s'y mettre à trois pour décrocher le bras de la dernière victime tellement les doigts étaient crispés sur la poignée de porte !
- Hilarant !
- Ouais, à froid c'est moins drôle, mais tu verras après un bon café et dans l'ambiance, c'est très amusant.
- C'est quoi ? Une bombe ?
- Ce serait trop facile, mais je vais te laisser découvrir ça tout seul.

Markez se passa la main dans les cheveux, Franco savait que ce petit tic qui faisait tant d'effet aux femmes traduisait une profonde nervosité chez le jeune homme. Si même lui s'inquiétait, c'est que l'affaire était particulièrement compliquée.

La voiture passa la grille gardée par un policier et s'arrêta à quelques mètres de l'entrepôt. L'odeur était prenante, de celle qu'on sent une fois dans sa vie et qu'on n'oublie jamais vraiment. Avec un peu de chance, la pluie la dissiperait assez rapidement pour ne pas alerter les passants. Le commissaire Franco songea qu'ils ne pourraient sûrement pas cacher cela plus d'une journée. La police scientifique courait dans tous les sens, une véritable fourmilière. Franco s'arrêta un instant devant la porte en fer. Le sang s'était écoulé dessous et commençait à sécher à l'air libre. Pensif, il chassa ses lunettes et s'apprêta à rentrer. Le lieutenant Markez le retint par le bras et lui tendit une petite boîte en plastique.

- C'est plutôt à la morgue qu'on utilise ça d'habitude, c'est vraiment la peine ?
- C'est un gars de la scientifique qui l'a ramené. J'te promets que c'est pas du luxe.

Franco passa un doigt dans la boîte pour l'enduire d'un peu crème qu'il s'appliqua sous le nez.

Un fort effluve mentholé lui emplît les narines couvrant toute autre odeur. Pourtant, malgré la crème, malgré ses trente ans d'expérience, il fallut qu'il se retienne de vomir.

À l'intérieur de l'entrepôt, c'était l'horreur. Franco connaissait un tas de mots qui auraient pu décrire cette scène : boucherie, carnage, déluge de sang, véritable massacre inhumain, aberration, enfer, et tant d'autres, imagés ou non, mais pourtant « Horreur » était celui qui correspondait le mieux. Le sang avait giclé jusqu'au plafond et ruisselait encore par endroits. Des morceaux de cadavre épars décoraient de façon ignoble le sol de béton nu. Tripes, boyaux, cervelles et toutes sortes d'abats gisaient entre les corps à moitié déchiétés. Impossible de savoir clairement où commençait un corps et où finissait un autre. La pièce entière n'était plus qu'un grand puzzle humain. Franchir la porte de l'entrepôt, c'était entreprendre un voyage inoubliable dans les mystères insondables de l'anatomie humaine. Et pourtant, malgré le choc que pouvaient susciter ces visions et malgré le barrage mentholé, c'est encore la puanteur qui dégoûta le plus Franco. Un fumet âcre, rance, qui vous frappait en plein ventre et vous coupait le souffle, l'odeur de la mort. Mais pas celle d'une fin douce et apaisante qui vous enlace en pleine nuit pour vous emmener tout doucement, au contraire : le relent d'une mort dure, violente, qui vous saisit à la gorge et vous arrache la tête.

Comment comprendre ça ? Une telle barbarie, il n'y avait qu'à la guerre qu'on pouvait la retrouver, aucun être humain ne devrait être capable de faire une chose pareille. Franco en avait poursuivi des monstres, et de toutes sortes : assassins, violeurs, pédophiles, mais là ... il était dépassé. Il se sentit minuscule face à l'ampleur d'un pareil crime.

- Alors, la blague elle te paraît pas plus drôle maintenant ?

Markez semblait toujours détendu, les pieds en plein sur ce qui semblait être un restant de vésicule biliaire, il regardait alentour avec une certaine nonchalance qui confinait au "jemenfoutisme".

- Pas vraiment non, je vois difficilement comment une telle chose pourrait être amusante.

- Bah, on est payé pour coincer le monstre qu'a fait ça, pas pour chialer sur les victimes.

- La décence...

- La décence fera pas avancer l'enquête. Un bordel pareil, on en sortira pas intacts, alors autant éviter de se faire du mal pour rien.

- Des indices ? coupa net le commissaire pour ne pas revenir une énième fois sur un débat stérile entre eux.

- Bah, j'ai bien cherché si le tueur avait pas laissé un cheveu ou un bout de peau morte mais...

- Franco roula un regard froid vers son collègue qui s'arrêta net, comprenant que son numéro avait atteint sa limite.

- La scientifique part plutôt perdante quant à d'éventuelles traces, elle doute déjà de réussir à identifier tous les corps. Mais, on a retrouvé des poils de chien, ainsi que plusieurs traces de pattes dont certaines assez conséquentes. Balèzes.

- Des chiens ?

- Ouais, à priori l'assassin aurait lâché ses clébards dans l'entrepôt après avoir drogué tout le monde. Par contre, c'est à peu près tout ce qu'on a pu trouver. Les poils ainsi que les quelques échantillons de drogues retrouvés sont déjà à l'analyse.

Franco se dirigea vers la sortie. Il en avait vu suffisamment, en fait même beaucoup plus que nécessaire pour toute une vie. Dehors, il prit inconsciemment une grande respiration et passa sa main sur son visage. Il accueillit la pluie comme une bénédiction même s'il n'y aurait jamais assez d'eau dans le ciel pour laver ce dont il venait d'être témoin. Il déchaussa ses lunettes et jeta un œil alentour. Markez le regardait, silencieux. Il avait vécu cela quelques heures plus tôt et savait qu'un simple café ne préparait pas à ce genre de découvertes.

- Des traces d'un véhicule qui aurait pu transporter les chiens ? Des témoignages dans le voisinage ? reprit Franco, inébranlable.

- Rien, rien...

- J'donne pas deux heures avant que l'info sorte de chez nous et on a pas l'ombre de la queue d'une piste.
 - Ouais, c'était à peu près ma conclusion, soupira l'inspecteur. On fait quoi ?
 - On interroge le propriétaire déjà, et ensuite tournée des grands ducs ! On ne réunit pas autant de monde sans laisser de trace, quelqu'un a forcément entendu une rumeur, on devrait réussir à remonter jusqu'à l'organisateur.
 - On commence par quoi ?
 - On contacte Grangé !
 - Quoi, les stups ? Mais ça regarde la crim' ce truc, on va pas leur refiler l'affaire ?
 - La drogue est notre principale piste, et sans leurs contacts, on va perdre du temps !
 - Mais Grangé !!! C'est pas un flic, c'est un comptable ! s'emporta Markez. Personne de son service ne peut le sentir, y a que la préfecture qui l'apprécie. Monsieur s'imagine certainement déjà préfet.
 - Baisse d'un ton. C'était pas une question, c'est un ordre ! S'il résout l'enquête avant nous, alors tant mieux au moins elle sera bouclée, mais j'vais sûrement pas risquer de laisser le malade qu'a fait ça s'en sortir, juste pour préserver ma petite place au soleil. Alors maintenant tu arrêtes de faire chier, tu rentres dormir, histoire d'encaisser tout ça, et ce soir on y verra sûrement déjà plus clair.
 - T'es vraiment chiant quand tu joues au chef !
 - Et toi quand tu joues au p'tit con !
 - Tu fais chier à avoir toujours raison...
 - J'vais voir pour organiser un briefing avec les stups, ensuite l'idéal serait qu'ils nous aident à contacter leurs indics et à cuisiner les principaux dealers. Ce serait étonnant que les pontes du milieu n'aient rien entendu.
 - Bon, bah puisque je sers plus à grand-chose ici, j'vais aller roupiller avant de reprendre mon service.
 - T'as raison, tu me seras plus utile reposé.
- Tournant le dos à son ami, Markez s'avança vers sa voiture. À mi-chemin, il s'arrêta, et tourna la tête. D'un regard las, il fixa Franco et, se mordant l'intérieur de la lèvre comme regrettant ce qu'il allait dire, il lâcha :
- Tu penses qu'on va l'avoir celui-là ? J'veux dire... c'est pas trop gros cette fois ?
 - Rien n'est trop gros pour nous, sinon y a longtemps que j'aurais changé de crémerie. Levant les yeux au ciel, l'espagnol se recoiffa et reprit son avancée vers son véhicule.
 - C'est tout ce que je voulais entendre ! conclut-il sans se retourner.

Chapitre 2

Le vent était glacial cette nuit-là, sa peau nue la brûlait tant elle avait froid. Le contact moite de la foule, qu'elle percevait avec peine dans sa course effrénée, ne suffisait pas à la réchauffer. Trois jours déjà qu'elle essayait désespérément de leur échapper. Trois jours et trois nuits sans dormir, ni manger, à trembler au moindre bruit. Trois jours et trois nuits de veille interminable, de terreur intense, de fuite éperdue. Elle avait tout quitté lorsqu'elle avait entrevu le danger réel de la situation dans laquelle elle s'était mise. Esperanza venait d'avoir seize ans. Presque femme, mais toujours une enfant. Ses longs cheveux blonds en bataille battaient ses tempes au gré du vent et de sa course. Son regard doré, d'habitude si fier, était maintenant embrumé d'un voile d'horreur pure. Elle courait à s'en rompre les muscles, à s'en faire exploser les veines. Qu'importait que son corps se brise en petits morceaux si elle pouvait survivre une nuit de plus.

Sa première nuit, elle l'avait passée dans un minable hôtel de passe dans le vingtième. Elle avait d'abord erré au gré des rues et de ses réflexions, songeant parfois à retourner voir Alfonso, pour s'expliquer, car il ne devait s'agir que d'un malentendu, une bêtise qui se réglerait avec une petite tape sur la tête et un sourire, comme toujours. Mais plus elle y avait pensé, et moins elle avait pu fuir la vérité : revoir Alfonso c'était mourir ; elle en avait acquis la certitude. Désormais, ses seuls biens étaient soixante euros et une tenue d'été légère qui faisait se poser sur elle les regards libidineux de vieux quadras, célibataires ou non, en manque de frissons. La chair de poule couvrait sa peau, mais elle n'aurait su dire si c'était la peur, le dégoût, le froid ou la conjonction des trois qui en était la cause. L'hôtel lui avait paru providentiel en cette première nuit de cavale. Il était perdu au fin fond d'une petite ruelle sordide. Elle avait pris une chambre pour la nuit, laissant au sommeil la charge de régler ses problèmes. Mais rien n'est jamais si facile. Elle avait donc tourné sans fin, ressassant les événements, essayant de comprendre ce qui l'avait menée ici. Essayant de prévoir ce qu'elle devait faire. Cogitant, planifiant, organisant, tournant, réfléchissant, se remémorant, prévoyant, retournant, elle n'avait finalement pas fermé l'œil de la nuit et quitté sa chambre à peine les premiers rayons du soleil pointant, convaincue que rester trop longtemps au même endroit était trop dangereux pour elle.

Rien ne l'avait préparée à ce genre de situation, aucun parent sensé n'enseignerait à ses enfants à fuir la mort. Esperanza se remémora donc tout ce qu'elle avait pu apprendre dans divers films ou séries. Sa mère avait toujours dénigré le temps qu'elle passait devant la télévision, elle se réjouissait aujourd'hui de ne pas l'avoir écoutée. Elle quitta sa chambre armée de plusieurs certitudes : primo, elle ne pouvait plus retourner chez elle, on l'y attendait sûrement. Secundo, elle ne pouvait plus compter sur son entourage proche et contacter ses amis, c'était trop risqué, pour elle comme pour eux. Tertio, elle devait s'éloigner le plus loin possible, le plus vite possible. Et enfin, quarto, en attendant elle devrait fréquenter au maximum des endroits publics très peuplés pour disparaître dans la foule.

Ainsi avait commencé sa fuite, par quelques règles évidentes apparemment simples à appliquer. Mais les apparences entretiennent avec la réalité la même relation que la télévision avec la vie, si rien ne semble les distinguer, un fossé les sépare pourtant. Avec les vingt euros qui lui restaient désormais Esperanza pouvait espérer manger quelques jours sans être trop regardante, mais restait le problème du logement. La peur l'avait rendu insomniaque, mais ses précautions aux allures de paranoïa grandissante se chargeaient de faire peser sur elle une fatigue morale propre à briser ses nerfs. Nerfs déjà suffisamment atteints pour lui couper toute envie de manger, au grand dam du reste de son corps. En deux jours, elle n'avait plus qu'un souhait : dormir, mais en était physiquement incapable. Elle en regrettait de ne pas être fumeuse, ou de ne pas avoir les moyens d'acheter du café. Mais elle n'abandonnait pas, se raccrochant à l'idée que : si elle tenait ne serait-ce qu'une semaine, Alfonso lui lâcherait sûrement la bride et elle pourrait s'en sortir. Elle se déplaçait donc sans cesse, écumant les coins à touristes : Tour Eiffel, Pigalle, Montmartre. Elle

arpentait le bitume, affichant une mine qui se voulait décontractée mais qui transpirait l'angoisse, et parfois elle s'accordait le luxe d'une petite pause sur un banc. Un jour de plus s'était écoulé ainsi, elle avait du mal à garder les yeux ouverts et son allure s'approchait de plus en plus de celles de ces jeunes mendiants d'Europe de l'Est qu'elle avait naguère croisées avec insouciance dans le métro. Elle déambulait sur l'esplanade de Notre Dame, perdue parmi les touristes tardifs amassés là pour quelques clichés commémoratifs d'un voyage réussi à la capitale. La cathédrale majestueuse, d'ordinaire écrasante, avait quelque chose d'apaisant sous le clair de lune. Son ombre s'étendait sur l'esplanade comme celle d'une mère aimante couvant de l'œil ses petits. Esperanza s'était sentie rassurée un bref instant, en contemplant l'impressionnante architecture gothique. Elle s'était arrêtée, laissant à son regard le loisir de parcourir la façade, ses portails ouvragés, ses statues innombrables, sa rose centrale, œil compatissant ouvert sur le monde. Esperanza fixait la vierge que couronnait cette incroyable auréole. Elle détaillait la douceur de ses courbes, imaginait la clémence de son expression. Cherchant dans cette statue le salut qui lui semblait interdit. Lasse, elle se perdit dans la structure et son regard croisa celui des gargouilles, gardiens lubriques et salaces. Leurs oeillades perverses et leurs grimaces obscènes fut un retour rapide à la raison qui lui fit presque perdre l'équilibre. Elle recula, chancelante, et heurta un homme. Celui-ci se retourna vivement, furieux et lui hurla dessus dans un borborygme incompréhensible, de l'Allemand pensa Esperanza. Elle recula encore, bousculée par la foule et manqua de tomber lorsque, les yeux dans le vague, elle crut croiser un regard connu. Ce n'était pas pour la rassurer. Le doute la poussa à presser le pas et à s'éloigner au plus vite. Dans un état de confusion totale, elle quitta le parvis, écartant avec peine un groupe de touristes chinois et s'engagea, paniquée, dans la rue du petit pont.

Elle ne comprenait pas comment ils avaient pu retrouver sa trace aussi vite. Elle avait bougé sans cesse, n'avait rencontré personne qui puisse la reconnaître, fait attention de ne pas se faire remarquer. Elle avait tout abandonné du jour au lendemain, consciente que c'était sa seule chance de survivre, et pourtant, il n'y avait pas d'erreurs possibles. Elle n'avait croisé ses yeux que quelques secondes, certainement moins, mais cela avait suffi. À n'en pas douter, elle avait reconnu Manunzio, l'un des hommes d'Alfonso. Il traînait régulièrement au « Carpes » et la couvait souvent du regard, lorgnant son corps en suant à grosses gouttes. Il lui rappelait son gros porc de beau-père. Ses mains poisseuses, son odeur âcre et son sourire salace. La présence de Manunzio l'avait toujours mise mal à l'aise, mais Alfonso la rassurait en lui disant que c'était un homme « bien et gentil ». Et elle avait confiance en Alfonso, mais maintenant, elle pouvait difficilement croire que son employé était un homme « bien et gentil ». Le fait que ce soit lui qui soit à sa poursuite la mettait encore plus mal à l'aise. Alors qu'elle s'enfonçait dans la rue de la Huchette, elle eut l'impression de l'entendre. Elle courait à vive allure, le cerveau en feu, obsédée par le bruit des pas à sa poursuite. Elle tourna dans la rue Xavier Privas et emprunta la rue Saint-Séverin avant de déboucher hors d'haleine sur le boulevard Saint Michel. Mais rien n'y faisait, toujours aussi pressants que sa propre course, les pas résonnaient derrière elle. Son cœur battait à tout rompre, l'impression d'étouffer se faisait de plus en plus présente. Elle commençait à visualiser son poursuivant : il était beaucoup plus vieux qu'elle et n'avait pas l'air à proprement parler du genre athlétique, elle avait toutes ses chances de le semer.

Elle repensa à l'époque où, quelques mois auparavant, elle parlait en riant avec ses copines des soi-disant portes-flingues du « Carpes », préférant ne pas vraiment y croire. Insouciance de la jeunesse où l'on n'entend que ce qui nous arrange, elle était désormais bien forcée de faire face à la réalité. Portes-flingues il y avait, flingues il devait y avoir, et flingués également. Pourquoi avait-il fallu qu'elle ouvre cette foutue porte ?

Elle trébucha en traversant le boulevard et s'étala de tout son long sur le passage piéton. Alfonso avait toujours été gentil avec elle. Depuis qu'elle s'était enfuie de chez son beau-père, il l'avait hébergée, nourrie, ne lui demandant quasiment rien en retour.

Un jeune homme voulut l'aider à se relever mais elle le fit d'un bond et reprit sa course sans hésiter.

Elle devait juste, occasionnellement, être très gentille avec les amis d'Alfonso et respecter les règles sans hésiter. Elles étaient nombreuses ces règles, mais pas si gênantes en fait, il suffisait essentiellement de savoir fermer les yeux.

Un coup d'œil en arrière lui avait permis de voir Manunzio, rouge et dégoulinant, forcer la foule des badauds avec l'assurance des gens qui portent une arme.

Elle avait toujours fermé les yeux d'habitude, mais cette fois là : la curiosité l'avait emportée. Alfonso avait l'air tellement excité.

Elle aperçut une voiture proche dont elle reconnut aussitôt le conducteur. Le sang ruisselait sur son genou écorché, mais elle ne pouvait pas s'arrêter, plus maintenant. La rumeur de la foule, le chaos des voitures, Esperanza était complètement déboussolée. Tout semblait s'amplifier autour d'elle jusqu'à l'engloutir. Elle crut entendre hurler les chimères de la fontaine sur son passage. Un jeune policier voulut aller au-devant d'elle, lui apporter son aide, mais à peine avait-il esquissé un pas que son coéquipier lui avait fait perdre son peu d'assurance d'un regard désapprobateur. Esperanza comprit mieux comment on l'avait retrouvée et à quel point elle était seule désormais. Elle tourna dans la rue Saint-André des Arts, encore pleine de touristes affamés. Elle aperçut plus loin une bande d'amis éméchés qui fêtaient un enterrement de vie de garçon. Le marié, un grand mec qui n'avait pas l'air d'entendre souvent « non », portait un déguisement d'infirmière assez vulgaire. Il interpellait toutes les femmes qu'il croisait pour leur demander un baiser. Manunzio se rapprochait, Esperanza était hors d'haleine, elle commençait à douter d'arriver à le distancer. Dans sa course, elle bouscula le futur marié. Le choc lui fit l'impression d'être rentrée dans un mur. Elle manqua de tomber, mais se ressaisit de justesse pour reprendre sa course. Elle se sentit toutefois retenue en arrière : l'homme qu'elle venait de percuter lui avait saisi le bras et la tirait vers lui.

- Faut pas être si pressée mamzelle.
- J'vous en prie, lâchez-moi.

Les amis du marié rirent de bon cœur. Ce n'était qu'un jeu innocent pour eux, mais ils volaient de précieuses secondes à Esperanza et son poursuivant se rapprochait.

- Un baiser pour le futur condamné ?
- S'il vous plait, l'implora-t-elle.
- Vous ne voudriez pas laisser des regrets à un homme sur le point de se marier ?

Esperanza était terrifiée. Elle tenta de se débattre, mais n'avait plus beaucoup de force. De toute façon, elle n'en avait jamais eu suffisamment pour se débarrasser d'un pareil colosse. Il la pressa contre lui, libérant de fortes effluves d'alcool.

- Juste un baiser.
- Tu ferais mieux de la lâcher gamin.

Manunzio l'avait finalement rattrapée. La course l'avait essoufflé, mais il se dressait avec arrogance devant le groupe d'amis, bouffi de cet orgueil propre aux petits malfrats.

- On fait que s'amuser mon gros.
- J'ai pas envie de rire.

La tension était montée d'un cran. La fuite d'Esperanza avait épuisé le peu de patience que le malfrat devait posséder. Il était donc résolu à ne pas se laisser contrarier par une bande de gamins en virée. Le futur marié, quant à lui, était bien décidé à ne pas se laisser gâcher son dernier jour de célibat. Il repoussa donc Esperanza derrière lui, bomba le torse et s'avança vers Manunzio. Quelle que soit l'issue de ce qui suivrait, Esperanza ne vit que l'opportunité qui s'offrait à elle et s'enfuit sans demander son reste. Elle se souvint d'un soir où le mafieux l'avait collée après la fermeture. Il l'avait acculée dans un coin de la boîte et avait posé sa main sur sa poitrine sans autre préambule. Il avait sourit et s'était moqué de la petite poitrine d'Esperanza, lui promettant pour sa part un bien plus gros paquet. Elle n'avait jamais eu aussi peur que ce soir là. Par chance Alfonso était intervenu, il avait chassé son employé et promis qu'il lui briserait les mains s'il recommençait. Esperanza avait souri à l'époque à l'idée que ce brave Alfonso puisse faire du mal à quelqu'un ; aujourd'hui elle ne souriait plus du tout, elle savait qu'il l'aurait fait et qu'il lui

réservait bien pire à elle. Elle s'engouffra dans la rue des Grands Augustins et chercha son salut dans la rue Christine. Le crissement des pneus lui glaça le sang. Une voiture venait de bloquer la ruelle d'un dérapage contrôlé, stoppant net Esperanza dans son élan, elle était acculée. La jeune fugitive entendit à nouveau les pas de Manunzio, ils étaient plus proches que jamais. Elle pouvait presque entendre la respiration de son poursuivant, sentir son eau de toilette bon marché et la tiédeur viciée de son haleine. Une portière s'ouvrit. Esperanza était coincée et ne voyait plus par où s'enfuir, ni comment. Sa peau frissonna sous la brise glaciale, le temps se délitait jusqu'à l'infini. Elle sentit sa vie s'écouler en elle une dernière fois, tandis que l'homme descendu de la voiture sortait son arme.

- Monte gentiment là-dedans ! lui fit-il en indiquant la portière.

Elle regardait de tous côtés, paniquée, cherchant quelque part où s'enfuir, quelque chose pour l'en sortir, quelqu'un pour la sauver. Derrière elle, Manunzio avait stoppé sa course, haletant, reprenant son souffle avec mal ; un énorme bleu lui meurtrissait l'œil droit. Le futur marié avait tapé sans attendre envoyant le mafieux au sol dès le premier coup, mais celui-ci avait repris le dessus en exhibant son calibre. Il aurait voulu tabasser ces petits merdeux, surtout celui qui avait osé le toucher, mais il n'avait pas le temps. Alfonso ne lui pardonnerait jamais la disparition d'Esperanza. Un rire nerveux commença à se répandre en elle comme un poison insidieux. Elle ne monterait jamais dans la voiture, elle ne savait que trop ce qui l'attendait. C'était donc ainsi que ça allait se terminer ? Dans une petite ruelle par une froide nuit d'automne, à l'aube de ses seize ans ?

Elle sourit. Au moins elle mourrait un sourire aux lèvres.

Un éclat de lune fit briller l'arme qui s'apprêtait à faire feu. L'explosion se refléta dans le regard d'or de la petite fille, le sang coula, vivement, mais pas le sien. Au dernier moment, d'un suspens insoutenable, un énorme chien au pelage roux s'était jeté sur le tireur, l'attrapant à la gorge avec animosité. L'animal ressemblait à un renard, mais il était énorme. Ses deux yeux verts émeraude fixaient Esperanza et semblaient l'exhorter à fuir. Ce répit, aussi fou et fugace fut-il, devait être mis à profit ; elle se jeta tête en avant, glissa sur le capot de la voiture et une fois sur pied reprit sa course effrénée. Manunzio voulut l'attraper au vol mais sa main se referma sur le vide et, le souffle encore court, il perdit l'équilibre pour tomber lourdement sur le bitume. Esperanza disparut dans une ruelle, en même temps que l'animal qui lui avait sauvé la vie. Tournant la tête une dernière fois derrière elle, elle croisa le regard de son sauveur, un regard triste et beau. Un regard plein d'amour, se dit-elle en le voyant disparaître. Une nouvelle chance venait de lui être offerte, mais que pouvait-elle encore espérer de cette vie, y avait-il un intérêt à s'extirper de cette ruelle ? Elle n'y pensait pas vraiment et ne voulait surtout pas y réfléchir, seul son instinct de survie la guidait, et c'est tout ce dont elle avait besoin pour le moment.

Chapitre 3

Détail insignifiant perdu au cœur de l'immense salle du trône, le Baron Haussmann, Grand Chambellan du Roi, terminait son rapport quotidien à Sa Majesté. Les nouvelles étaient plutôt mauvaises dans l'ensemble et cela durait déjà depuis bien trop longtemps. Le chambellan savait pertinemment que son Roi s'emporterait et redoutait plus que tout sa fureur mais, les problèmes s'accumulant ces derniers temps, il semblait impossible de retarder ce moment. Le Baron ne perdait pourtant pas espoir, priant les dieux de s'en sortir, allant parfois même jusqu'à espérer se dissoudre dans les motifs extravagants du tapis.

- Son territoire s'étend de jour en jour ! s'emporta le Roi. Il faut impérativement surveiller ça. Il ne faudrait pas qu'on oublie qu'il n'y a qu'un Roi à Paris et que ce Roi, c'est moi !
- Bien Votre Majesté, mais Dame Poulain est très populaire, il ne faudrait pas s'aliéner le peuple.
- Le peuple fera ce que lui dicte son Roi !
- Assurément Votre Majesté...
- Autres choses ?!

Assis sur son trône, le Masque de Fer dominait la vaste salle de réception de tout son être. Pas vraiment luxueuse, la pièce faisait montre d'une forme d'austérité chic en parfaite adéquation avec son propriétaire.

Aussi menaçant qu'un fauve prêt à bondir, celui-ci dégageait une aura de puissance considérable. Il était vêtu de façon simple, un pourpoint et des chausses à crevées sans broderies ni ornements, mais confectionnées dans des matières nobles et à la coupe remarquable. Le Roi lui-même était l'incarnation d'une froide fonctionnalité : un engrenage terrifiant, mais à l'étrange charme envoûtant. Son masque de cérémonie, prison de métal ornée de cornes et parée d'affreux traits bestiaux, achevait de lui ôter toute forme d'humanité. Automate démoniaque au sommet de sa boîte à musique, il écoutait attentivement le rapport de son Chambellan, chacune des informations étant absorbée et traitée aussi efficacement que par le dernier des ordinateurs. À chacune de ses réactions, le grondement sourd de sa voix inondait la pièce d'un écho métallique qui se répercutait sur les murs et résonait dans les étages supérieurs.

Son rapport terminé, le Grand Chambellan se tut et opéra un retrait subtil, presque imperceptible, en observant avec soin son seigneur du coin de l'œil. Un silence de plomb régnait sur la salle. Nul n'aurait osé parler en cet instant, les mutismes du Roi pouvant être prémices à des colères à faire trembler tout l'Agartha.

Le fracas de la porte qui s'ouvrit violemment rompit l'embarras du Grand Chambellan. Reprenant avec peine son souffle, un lancier s'effondra sur le sol, terrifié.

- Un Errant !!! Un Errant, Votre Majesté ! Il force nos défenses, la garde tente de le retenir mais peine !

Dans une absence totale de sons, si absolue qu'elle en était perturbante, la porte perdit peu à peu toute couleur, comme aspirée vers un ailleurs horrible. Sa substance ne tarda pas à suivre : le bois, pourtant épais, s'effrita en un amas de feuilles mortes qui virevoltèrent autour de la silhouette qui approchait. Un instant et la porte n'était plus que vide. Un vide indécent, la promesse d'un néant sans compromis. L'Errant avança, ses contours étaient flous et se jouaient de la limite de notre champ de perceptions avec l'aisance et le naturel d'un danseur de ballet. Sa démarche, incompréhensibles spasmes désordonnés, franchissait petit à petit l'espace le séparant du Roi, corrompant tout sur son passage.

Masque de Fer resta immobile, fixant, inébranlable, le sillage de destruction qui s'étendait à ses pieds, ainsi que la chose irréaliste nichée en son sein. Le Grand Chambellan s'était précipité aux côtés du Roi, pour y quérir une protection, il balbutia quelques mots en tremblant:

- Votre Majesté, il faut fuir !

Un éclair d'acier traversa le regard du Roi. Inflexible, son masque révélait mieux que jamais les tréfonds de son âme.

- Prenez la porte de derrière ! Prévenez mes mousquetaires ! Je les attends ! Il ne sera pas dit qu'on m'aura vu un jour fuir mon trône !

Désormais peu soucieux de sauvegarder les apparences, le Baron Haussmann se rua vers la sortie arrière dans un enchaînement de mouvements improbables, véritable affront aux lois de Newton et manquant de tomber au sol à tout instant. À peine fut-il sorti, qu'à l'autre bout de la salle, à la suite du monstre, un groupe de lanciers jaillit du couloir en hurlant.

Tandis que le capitaine du groupe, un gaillard qui avait survécu à la Grande Guerre et déjà affronté bien des horreurs, restait un peu en retrait en donnant ses directives de quelques signes de main. Le reste des hommes fonça vers la créature pour la maîtriser.

- En formation, prenez bien garde à rester en dehors de sa zone d'hystérie !!

Pique en avant, les cinq lanciers se mirent à encercler l'envahisseur. Ils étaient terrifiés, les Errants n'avaient longtemps été que des légendes, d'épouvantables histoires qui finissaient toujours mal, mais aujourd'hui ils étaient devenus une réalité avec laquelle ils devaient vivre au quotidien, et c'était loin d'être évident. L'un deux hurla, il voulait extérioriser sa peur de la mort pour essayer de l'exorciser, les autres l'imitèrent. Ils avaient environ la vingtaine et n'avaient guère eu d'autres préoccupations que les filles jusqu'à aujourd'hui. Les pointes des cinq lances mordirent la chair de la créature. Les gardes s'accrochèrent fermement à leurs armes pour maintenir le monstre à distance.

- Gardez vos positions, on entame la deuxième phase ! Jean, commence à le repousser !

- À vos ordres capitaine.

Ils répondirent en chœur, sans réfléchir, espérant juste en finir bientôt. Sans précipitation, conscient que la mort était au bout de sa pique, Jean, un beau gaillard de constitution robuste et un peu plus âgé que ses compagnons, avança vers l'Errant, arme à la main, le forçant à ressortir de la salle. À ses côtés, avec tout autant de prudence, ses collègues suivirent la manœuvre pour empêcher tout débordement de la créature d'un côté ou de l'autre. Le Roi surveillait l'opération, assis sur son trône. Il savait à quel point tout cela était périlleux. Le silence devint encore plus pesant dans la salle, la sueur perlait sur les fronts. Les cinq soldats savaient qu'ils jouaient avec le feu mais c'était l'unique possibilité de vaincre la bête sans pertes inutiles. Jean avait tous les muscles contractés, les mains crispées sur sa lance de toutes ses forces. Ces mains qui n'avaient encore jamais connu la douce chaleur d'une poitrine, donnaient maintenant tout ce qu'elles pouvaient, serrant à s'en arracher la peau. Il s'accrochait à sa pique comme un naufragé à sa bouée. C'était une question de vie ou de mort, un seul faux-pas et jamais plus ses mains ne connaîtraient autre chose que la rugosité du bois de son arme. Ses yeux verts fixaient attentivement l'ennemi, détaillant ses moindres gestes dans l'espoir de les comprendre, de leur trouver un sens et de s'assurer que tout se passait comme prévu. Il se focalisa sur le moindre changement de la chose, le moindre indice laissant présager un destin funeste. Mais rien ne lui venait, à peine réussissait-il à appréhender la forme nébuleuse de la créature. Il s'agissait d'un humanoïde semblait-il, deux bras, deux jambes, une tête, mais tellement différent de ce qu'il connaissait pourtant. Cette simple considération, qui n'avait pourtant été longue que d'un dixième de seconde, suffit à tout faire basculer. Trop concentré sur l'intrus, Jean avait négligé son environnement et se prit les pieds dans le tapis, faisant légèrement dévier sa lance. D'un mouvement à peine perceptible du bras, l'Errant écarta son arme. Le contact de la créature avec le bois de la pique eut un effet immédiat. Le bois devint terne, comme sans vie et disparut progressivement. Pire, la dissipation gagnait le reste de la lance, se dirigeant comme mue d'une volonté propre et meurtrière vers Jean !

- Il a étendu sa zone d'hystérie ! Rompez la formation, reculez !!!

Le capitaine se jeta en arrière en hurlant ses ordres. Ses hommes avaient réagi à temps, sauvés par leur instinct de survie. Tous, sauf Jean. Les yeux grands ouverts, béat, il fixait la créature devant lui. Celle-ci poursuivit sa route sous le regard médusé du soldat. Il s'écroula sur ses genoux, comme vidé de toute substance, laissant échapper un cri à glacer le sang. Un hurlement de terreur pure lancé par son corps : un chant du cygne, brûlant toutes ses dernières facultés

avant qu'il sombre dans le néant. Sa plainte s'étouffa à mesure de l'avancée de l'Errant, alors que Jean, dégorgé de toute substance, était comme aspiré par l'air environnant. Puis, comme si le soldat n'avait jamais existé, la chose continua son avancée, mécanique, comme celle d'un somnambule.

- Votre Altesse, hurla le capitaine en direction de son Roi, je vous en prie, quittez la salle, cela devient trop dangereux, je ne peux plus garantir votre sécurité.
- Alors, c'est qu'il est temps que je vous relève de vos fonctions, car cette créature partira avant moi !

L'Errant continua son avancée inexorable sur l'épais tapis en laine bordeaux qui menait au trône, ne laissant sur son passage qu'un résidu graisseux grisâtre destiné à s'évaporer. Seuls quelques mètres séparaient désormais le Roi de la chose. Le capitaine se sentit blémir. Durant la Grande Guerre au moins il savait ce qu'il combattait, mais face aux Errants il se sentait démuné, toujours obligé de recourir à la seule manœuvre qui avait fait ses preuves jusqu'alors.

- On retente ! Albert, prend la place de Jean, on a plus le droit à l'erreur maintenant.

La peur au ventre, le regard vide, les quatre lanciers restants foncèrent sur la chose, conscients qu'il s'agissait de leur dernière chance de la vaincre.

La bête n'était plus qu'à dix pas du Roi lorsqu'Albert s'interposa. La lance bien calée contre son flanc, il tenta de repousser son adversaire, inconscient que les règles du jeu venaient de changer. Si la pointe de sa pique resta inaltérée, la hampe, elle, sans même le moindre contact, commença à se disperser.

- Par le Rêveur, Capitaine, ça ne marche plus !!! Ils arrivent à détruire les lances. J'veux pas mourir !!! supplia-t-il

Une terreur pure et intense figea les traits de son visage. La bête n'était désormais plus qu'à sept pas du Roi, toujours aussi fermement campé sur sa position. Albert s'effondra au sol, littéralement mort de peur, avant de s'évaporer, englouti par le vide. Masque de Fer resta imperturbable, sinistre et fière statue gothique. La bête n'était plus qu'à trois pas lorsqu'une détonation, assourdissante, se répercuta sur les murs de la gigantesque salle. La balle avait traversé net la tête du monstre, le fauchant dans son élan à un pas du monarque, et quelques gouttes de sang vinrent s'écraser sur son masque. Le flou environnant l'Errant commença à se dissiper révélant les traits de son visage. Des traits enfantins distordus par la douleur et le plaisir. Le visage d'un garçon d'une vingtaine d'année, le regard vide, fixant le néant qu'il n'allait pas tarder à rejoindre. Toujours immobile, Masque de Fer dévisageait avec intensité son ennemi. Leurs regards se croisèrent avant que l'Errant n'implose dans un silence insupportable.

Dans l'encadrement de ce qui fut la porte de la salle du trône, d'Artagnan rengaina posément son colt. Quasi prostré derrière lui, le Grand Chambellan observait la scène d'un œil à demi clos par la peur.

- Toujours à l'heure commandant, affirma Masque de Fer sans même regarder en direction de son interlocuteur.
- Je n'ai aucun mérite Votre Majesté, j'étais déjà en chemin lorsque votre Grand Chambellan m'a expliqué l'incident.

D'Artagnan pénétra dans la salle, suivi de près par le Baron Haussmann qui s'accrochait à lui comme un caneton à sa mère. Les lanciers saluèrent à leur passage, avant de quitter la salle.

- Bien ! reprit le Roi. Il faudra remplacer le capitaine de la garde, celui-ci n'est plus à la hauteur !
- Vous n'auriez pas dû m'attendre Majesté, c'était beaucoup trop risqué.
- C'est vrai Votre Seigneurie, sans le commandant qui sait ce qui serait arrivé... renchérit le Grand Chambellan.
- Croyez-vous vraiment que j'avais besoin d'aide...

Tout en parlant, le Roi s'enfonça dans son trône. Son masque encore maculé du sang de l'Errant semblait prendre vie du contraste violent du rouge pourpre sur le métal noir.

- C'est le huitième ce mois-ci, constata d'Artagnan en se rapprochant du trône, ils n'avaient jamais été aussi nombreux à pénétrer sur nos terres, et encore moins dans le cœur même de la

Bastille.

- Et comme je vous le disais tout à l'heure, les rapports ne font que très peu état de manifestation d'Errants ailleurs que sur votre domaine, ajouta Hausmann comme pour rappeler son utilité.
- Qui plus est, ces aberrations semblent devenir plus puissantes. Qui sait si un jour elles ne résisteront pas également aux Saintes Reliques.
- Oui, tout cela devient fâcheux, le sermonna le Roi. Je ne puis tolérer qu'on me défie dans ma propre demeure. Les tuer n'arrange rien. Il faut régler le problème à sa source !
Des serviteurs entrèrent dans la salle, ils s'activèrent au mieux pour réparer les dégâts, mais certains, tels que la porte, nécessiteraient de gros travaux. Le Grand Chambellan surveilla leur activité de loin, cela le réconfortait de voir les serviteurs s'agiter, la vie reprenait son cours. D'Artagnan quant à lui affichait un air des plus moroses, quelque chose le tracassait et il n'était pas homme à dissimuler ses pensées.
- Majesté, j'aimerais que vous reconsidériez votre présence à l'anniversaire du Baron Lupin. La situation est devenue difficilement gérable au sein même de la forteresse, alors dans une réception comme celle-là...
- Il est hors de question que je me terre pendant que Lupin se pavane devant mes sujets. Ce voleur de poule et sa bande d'éclopés ont suffisamment rogné sur mon autorité comme ça ! Je suis le Roi que diable !!! tempêta le souverain
- En ce cas Majesté, je préconise également la présence d'un ost d'une dizaine d'hommes comme escorte en plus des mousquetaires et de moi-même.
- Vous et les mousquetaires m'accompagnerez, mais ce sera tout. Plus, serait signe de faiblesse et d'anxiété, et si nous ne voulons pas inquiéter notre peuple, nous voulons encore moins avoir l'air d'être affaibli de quelque façon que ce soit.
- Mais...
- Ce n'est pas négociable commandant ! Maintenant veillez à élucider le problème de ces horreurs. Parlez à mes Découvreurs, voyez ce qu'ils peuvent faire. Et tâchez d'obtenir d'autres Reliques en attendant une véritable solution.

Presque mécaniquement, comme mettant en œuvre des rouages secrets et bien huilés, la tête du Roi se détourna de d'Artagnan puis tonna de sa voix de stentor :

- Vidocq !!

Sortant d'un recoin inconnu de la pièce une forme massive s'avança devant le trône. Vêtu d'un frac ancien aux teintes sombres indéfinissables oscillant entre gris sale et noir délavé, l'homme entre deux âges, démarche chaloupée, regard félin, se planta devant le Roi.

- Majesté, j'attendais vos ordres !
- J'exige de connaître la nature du problème ainsi que sa solution !
- Malheureusement Mon Roi, je serais en peine de vous donner la nature exacte du problème. Ses ramifications, même pour moi, restent encore obscures. J'ai toutefois de nombreux éléments en ma possession. Je sais ainsi que les attaques ne se concentrent pas sur votre domaine sans raison mais je sais surtout qu'une nouvelle drogue qui affecte l'Ordinaire est responsable de nos maux...

À peine Vidocq avait-il évoqué l'Ordinaire qu'il vit le poing de Sa Majesté se crispier sur l'accoudoir du trône. Prenant conscience de son erreur, il la rectifia au plus vite :

- En Terre Sainte, Majesté... mes excuses, les habitudes de Réprouvés sont dures à perdre...
- Je respecte votre sacrifice Vidocq, d'autant qu'il le fut en mon nom, mais tâchez de ne plus vous oublier devant de Vrais Croyants à l'avenir. La terre où repose le Rêveur est tout sauf ordinaire, j'aurais grand peine à devoir vous sanctionner.
- Ça ne se reproduira plus Majesté.
- Bien, parlez-moi donc de cette drogue, demanda le Roi, aussi radouci qu'il pouvait l'être.
- Il s'agit d'une substance aux effets dévastateurs à moyens termes. Malheureusement son prix

plutôt faible la rend très attractive et les effets satisfont les amateurs de sensations fortes.

- Ne peut-on enrayer la distribution de cette abomination ?
- Je pense Majesté, qu'il faudrait d'abord en savoir plus. J'ai localisé un des maillons de la chaîne et je m'apprête à la remonter. Je n'ai encore aucune preuve impliquant un Agarthien, mais je ne serais pas étonné de voir derrière cette histoire la patte de Lupin ou d'un autre Tourmenté.
- Pourquoi ne suis-je pas étonné ? raille le monarque. Sont-ils inconscients ces hérétiques pour risquer une nouvelle guerre sainte ?
- Laissez-moi trois jours, et je vous donnerai un nom. Vous pourrez envoyer les mousquetaires mettre un terme définitif à l'affaire.
- Trois jours, pas plus ! La patience est une vertu que j'ai perdue en revêtant ce masque.
- Je pars sur le champ Votre Majesté !

Vidocq disparut aussi silencieusement qu'il était apparu, laissant le Roi seul avec son commandant et son Grand Chambellan.

- Votre Majesté, est-ce bien raisonnable de confier l'entière responsabilité de cette affaire à un incroyant ? demanda ce dernier.
- Comment oses-tu ? s'interposa d'Artagnan visiblement furieux. Vidocq est aussi croyant que toi ou moi, il a juste accepté de se compromettre par amour pour le Roi. Sans lui nous ne pourrions pas lutter contre tous les Tourmentés qui se glissent illégalement en Terre Sainte. Il se sacrifie pour notre foi, tu ne devrais avoir que du respect pour cet homme.
- Mon commandant a raison Grand Chambellan, nous avons besoin d'hommes de la trempe de Vidocq et je lui fais confiance.
- Nous ne mènerons aucune enquête en Agartha ? bredouilla Haussman pour essayer de changer de sujet.
- Pas pour le moment. Nous ne saurions par où commencer. Mais envoyez quelqu'un parler à la Dame Blanche. Les Errants sont censés être de son domaine, voyez comment elle justifie ce qui nous arrive.
- Peut-être devrions-nous plutôt surveiller Dame Poulain, s'interposa d'Artagnan. Mes sources affirment qu'elle est en passe de devenir aussi populaire qu'Esméralda à l'époque où vous vous en êtes occupés, et peut-être y a-t-il une raison pour laquelle son territoire s'étend...

Masque de Fer resta silencieux, songeant aux suppositions de son commandant. La Grande Guerre était loin derrière eux maintenant, ils l'avaient remportée en faisant disparaître Esméralda, la meneuse non avouée de leurs opposants. Et pourtant, il savait pertinemment qu'il ne pouvait pas entièrement se fier aux Tourmentés. Mais devait-il pour autant vraiment s'attendre à un complot pour le destituer ? Et ses ennemis ? Prendraient-ils le risque de livrer l'Agartha aux Errants à seules fins de bouleverser l'ordre établi ? S'il n'en montra aucun signe, Masque de fer entrevoyait déjà un avenir sombre pour son royaume.

Ceci est un extrait du premier tome, si vous voulez en découvrir plus sur la trilogie Carrousel Funeste, n'hésitez pas à participer au crowdfunding sur Ulule :

<https://fr.ulule.com/carrousel-funeste/>